

<b>Zeitschrift:</b>	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
<b>Herausgeber:</b>	Université de Lausanne, Faculté des lettres
<b>Band:</b>	2 (1979)
<b>Heft:</b>	2
<b>Artikel:</b>	Vicente Aleixandre et sa conception de la réalité temporelle : éthique et métaphysique d'un itinéraire poétique
<b>Autor:</b>	Lara, Antonio
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-870900">https://doi.org/10.5169/seals-870900</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## VICENTE ALEIXANDRE ET SA CONCEPTION DE LA RÉALITÉ TEMPORELLE: ÉTHIQUE ET MÉTAPHYSIQUE D'UN ITINÉRAIRE POÉTIQUE

Je crois que, dans une certaine mesure, il serait bon de justifier le titre de mon exposé, car, d'une part, avoir choisi Vicente Aleixandre peut paraître quelque peu conjoncturel, puisque le poète espagnol s'est vu octroyer le Prix Nobel de littérature 1977, et, d'autre part, la deuxième partie du titre pourrait faire croire que j'ai l'intention de développer une analyse plus philosophique que littéraire. Pourquoi Vicente Aleixandre? En effet, ce choix qui aujourd'hui me semble si logique, si évident, n'était pas encore fait avant la décision de l'Académie suédoise, ni, encore moins à l'époque où j'ai appris que j'aurais l'agréable devoir de m'adresser à vous, puisque à ce moment-là ma préférence se portait plutôt sur un sujet qui me tient à cœur, et sur lequel je travaille depuis un certain temps: La statistique linguistique appliquée à l'analyse littéraire. Alors, pourquoi Vicente Aleixandre? Bien sûr, ce Prix Nobel tant attendu dans les milieux littéraires espagnols depuis plus de vingt ans, ce prix pesa, certes, d'une manière déterminante à l'heure d'effectuer le choix du sujet pour cette leçon inaugurale. Néanmoins, ce qui décida définitivement mon choix fut un petit mouvement d'indignation né lors de la lecture des premières réactions de la presse française au sujet de la récompense accordée au poète espagnol. En effet, je garde parmi mes notes sur la poésie espagnole contemporaine ces coupures de journaux qui parlent de «surprise générale», de «décision déconcertante», ou encore, de «stupeur générale dans les milieux littéraires qui n'avaient jamais entendu parler de ce nom comme possible lauréat», quand, en réalité, la candidature de Vicente Aleixandre avait déjà été présentée en 1973, car son œuvre poétique était depuis longtemps reconnue — particulièrement sur tout le continent américain —,

comme l'une des valeurs les plus sûres de la littérature espagnole du XX<sup>e</sup> siècle.

Bien entendu, pour ces journalistes, la raison de cette récompense est, avant tout, « une opération politique, car l'Espagne joue actuellement la carte de la démocratie, et de son intégration dans le rang des puissances intellectuellement libres. Lui donner la caution d'un Nobel, n'était-ce pas l'aider à se renforcer dans cette voie ? »<sup>1</sup>.

C'est possible, et même probable. Mais, ces affirmations, ne dissimulent-elles pas en réalité l'indifférence à laquelle la littérature espagnole d'après-guerre a été trop souvent condamnée pour des raisons extra-littéraires ? Indifférence naïvement avouée, puisqu'à l'heure de l'inévitable commercialisation du Nobel, ces mêmes journaux se sont mis à déplorer la rareté des traductions en français, puisque seul en 1975 Jacques Ancet avait traduit *La destruction ou l'amour*, œuvre écrite et publiée, bien entendu, avant la guerre civile espagnole. A cet égard, il est bon de rappeler que la Suisse fut le premier pays francophone à traduire une œuvre complète de Vicente Aleixandre, puisqu'en 1969 mon ami Jacques Comincioli publia chez Rencontre *Historia del corazón*, œuvre écrite et publiée après la guerre civile, et considérée aujourd'hui comme l'un des sommets de la poésie espagnole contemporaine.

Oui, il est vraiment regrettable que, parfois, l'obscurantisme politique puisse nuire à la culture d'un peuple en s'appuyant sur des arguments au véritable tranchant camouflé : ces mêmes arguments qui ont servi — et combien ! — à hausser Lorca, indépendamment de sa réelle valeur littéraire, à une des premières places de la littérature mondiale, laissant entendre qu'après lui il n'y avait que de la médiocrité dans la littérature espagnole d'après-guerre.

Situé, donc, dans ce contexte, le choix de Vicente Aleixandre comme sujet de cette leçon, paraît répondre à un esprit quelque peu vindicatif. Mais il n'en est rien, car l'œuvre du récent Prix Nobel, pour susciter notre intérêt, n'a nullement besoin de justifications autres que l'originalité et la richesse de son écriture poétique, ainsi que la clairvoyance de sa *Weltanschauung*.

En effet, Vicente Aleixandre est une des figures les plus marquantes de cette fameuse Génération de 1927 à propos de laquelle on a pu parler d'un deuxième Siècle d'Or de la littérature espagnole, car elle réunit ce qui, en dernière instance fait la grandeur de n'importe quelle ère brillante d'une histoire de la

culture, à savoir : un nombre substantiel d'écrivains — Alberti, Alonso, Cernuda, Guillén, Lorca, Salinas, etc. —, sans compter des personnalités appartenant à d'autres domaines de la création artistique — Buñuel, Pablo Casals, Dalí, Gris, Miró, Picasso, etc. —, dont les œuvres méritent une réflexion permanente.

Mais, — et je reviens à la deuxième partie de mon énoncé — pourquoi cette coloration philosophique ? Tout d'abord, parce que la poésie espagnole du XX<sup>e</sup> siècle, spécialement à partir des années 30, a été secouée par la redécouverte de la temporalité et de ses implications existentielles. Un exemple pourrait nous suffire : pour les poètes de la Génération de 1927, le maître incontestable et incontesté fut le Sévillan Antonio Machado, poète qui suivit à la Sorbonne les cours d'Henri Bergson, et qui, dans les réflexions du philosophe français autour du devenir de l'être, reconnut la formulation de ses propres intuitions. Ainsi, toute la poésie de Machado — un peu comme celle de Valéry — se situe entre un désir et une réalité : le désir d'accomplir le plus grand exploit métaphysique possible, celui de chanter l'être humain hors du temps; et une réalité : le fait que l'homme ne dispose que du temps historique qui lui a été imparti.

Deuxièmement, en ce qui concerne Vicente Aleixandre, cette coloration philosophique s'explique parce que, à mon avis, ce qui confère l'intérêt et l'importance à son œuvre, bien plus que l'originalité et la puissance de son écriture, c'est son dessein d'apporter une explication au drame ontologique et épistémologique de l'homme. Ce qui revient à dire que la poésie d'Aleixandre s'inscrit dans les grands courants de la pensée moderne si préoccupée par le destin historique de l'être humain. Et l'Académie suédoise semble l'avoir compris ainsi, puisque dans son communiqué elle annonçait qu'elle décernait le Prix Nobel au poète andalou «... pour son œuvre créatrice qui, enracinée dans la tradition du lyrisme espagnol, et dans les courants modernes, éclaire la condition de l'homme dans l'univers, et dans la société d'aujourd'hui». En effet, — et c'est sur ces points que je vais centrer mon exposé — tout au long de ses 50 ans de vie littéraire, Vicente Aleixandre a édifié une œuvre qui comporte une raison vitale, une éthique, une métaphysique, et, bien entendu, une esthétique.

La raison vitale que je viens de signaler, nous amène à tracer le portrait biographique du poète.

Né en Andalousie, à Séville, au cours de l'année historique du définitif écroulement de l'empire colonial espagnol, c'est-à-dire en 1898, — comme Lorca et Alonso —, Vicente Aleixandre est un des survivants de la Génération de 1927. Tout comme la plupart des membres de cette génération, Aleixandre, malgré son penchant pour la littérature, était destiné par sa famille aux études de Droit. Mais voilà qu'à l'âge de 24 ans, étant licencié et professeur dans une école de commerce, une grave tuberculose rénale l'oblige à de longs repos dans la sierra madrilène de Guadarrama, là où, avant lui, un autre Andalou, Rafael Alberti, avait découvert sa vocation poétique, et où Juan Ramón Jiménez — Andalou également, et Prix Nobel de littérature en 1956 —, pour les mêmes raisons de santé, avait vécu d'importants repos créateurs.

Dans le cas particulier d'Aleixandre, la maladie, empirant au fil des années, eut des conséquences qu'on peut qualifier aujourd'hui paradoxalement de bénéfiques, aussi bien pour sa vocation, que pour la vie littéraire espagnole de l'après guerre civile. Car, en effet, cet éloignement prématué, et presque total, de la vie publique, réaffirma sa vocation initiale, et l'amena à prendre la ferme décision de faire de la poésie sa raison de vivre. A cet égard, la Royal Académie espagnole semblait lui donner raison puisqu'en 1933, elle lui accorda le Prix National de littérature pour son livre de poèmes *La destrucción o el amor*.

En ce qui concerne la vie littéraire espagnole, la fragile santé du poète fut déterminante, car, bien que la sympathie d'Aleixandre n'allât pas du côté franquiste, ne pouvant pas se déplacer, il a dû choisir — si on me permet l'expression — l'exil intérieur, contrairement à la plupart des camarades de sa génération. Par ailleurs, la situation politique l'obligera à vivre dans le mutisme pendant de longues années puisque ce ne sera qu'en 1944 qu'il lui sera permis de reprendre ses publications. Cependant, et malgré ce double isolement imposé, Vicente Aleixandre deviendra le véritable fil conducteur entre une tradition littéraire décapitée, et les jeunes générations qui se débattaient à la recherche de leurs racines culturelles. C'est ainsi qu'au lendemain de la guerre civile, la maison d'Aleixandre devient le vrai cénacle de la vie littéraire espagnole, et que son hôte occupera, peu à peu, une place éminente parmi les jeunes poètes, qui verront en lui, non seulement le meilleur représentant d'une tradition poétique exigeante et riche d'inspiration, mais encore l'exemple nécessaire au renouveau de la poésie espagnole.

Ce qui surprend, dans une lecture de l'ensemble de l'œuvre poétique de Vicente Aleixandre, c'est l'homogénéité et la cohérence de sa pensée, et cela, même si dès le début nous pouvons constater un inébranlable renouvellement de sa vision du monde, et un effort, tout aussi soutenu, de rajeunissement de ses techniques d'expression. Cela fait du poète andalou un cas exceptionnel dans l'histoire de la poésie espagnole, et, en même temps, un bel exemple de jeunesse d'esprit. Eh bien, dans cet embranchement poétique qui durant plus de 50 ans n'a pas cessé de s'accroître en intensité et en originalité, nous pouvons discerner deux piliers, ou, mieux encore, deux troncs pleins de sève qui simultanément le soutiennent et le dynamisent: tout d'abord, ce qui a toujours été la force motrice de toute l'œuvre de Vicente Aleixandre, c'est-à-dire la recherche constante pour concrétiser la place physique et spirituelle de l'homme, dans le cadre immense de la création, et dans celui, plus restreint, de la société humaine. Deuxièmement, ce qu'il faudrait bien nommer les racines éthiques de son action créatrice, c'est-à-dire cette exigence de vérité, de sincérité que Vicente Aleixandre s'est imposée dans son langage poétique, afin de présenter au lecteur, quel qu'il soit, une parole capable d'établir un rapport exact avec ce qu'elle désigne.

Dans l'énoncé du premier point, nous trouvons, implicitement formulées, les deux grandes périodes de l'itinéraire poétique de Vicente Aleixandre: premièrement, l'exaltation passionnée et systématique de la création dans sa totalité élémentaire. Ensuite, le chant de l'existence humaine, considérée par le poète comme un processus d'accomplissement dans son temps historique. Deux périodes, chronologiquement divisées en deux unités bibliographiques, dont la ligne de démarcation se situe en 1954, date de la publication de son livre *Historia del corazón*.

Dans sa première étape, excluant chez l'homme tout rapport avec sa réalité temporelle, Aleixandre manifeste ses idéaux d'unité et de permanence dans la Matière, ne chantant de l'être humain, que ses aspects les plus élémentaires, c'est-à-dire ceux qui l'identifient avec le reste de la Création. En effet, se rapprochant des théories cosmologiques des premiers philosophes grecs, particulièrement du monisme parménidien, Vicente Aleixandre exprime, à plusieurs reprises, sa conception unitaire de l'univers.

Parmi les nombreux exemples que je pourrais citer à ce sujet, un me paraît très significatif; il s'agit de quelques vers d'un long poème intitulé «Je veux savoir», extrait de *La destrucción o el amor*:

*Fleur, rocher ou doute, ou soif ou soleil ou fouet :  
le monde entier est un, la rive et la paupière,  
ce jaune oiseau qui dort entre deux lèvres  
quand l'aube avec effort pénètre dans le jour.<sup>2</sup>*

Or, cette conception unitaire de la Création, n'implique pas, chez Vicente Aleixandre, un immobilisme inhibiteur. Bien au contraire : il s'agit d'un univers en métamorphose perpétuelle, où tous les éléments de la Création s'agglutinent en amoureuse solidarité, composant d'extraordinaires paysages qui surgissent, se défont comme un feu d'artifice, et se recomposent sans cesse.

Voici un exemple, extrait encore de *La destrucción o el amor*, où, en une énumération chaotique, le poète déploie l'éventail de cet univers en ébullition permanente :

*Jour, nuit, crépuscules, aubes, espaces,  
ondes jeunes, anciennes, fugaces, perpétuelles,  
mer ou terre, navire, lit, plume, cristal,  
métal, lèvre, musique, végétal, silence,  
monde, calme, leur forme. Ils s'aimaient, sachez-le.<sup>3</sup>*

Il s'agit, donc, d'une matière dense, compacte, unique et totale, mais diversifiée et en tension permanente, car, chacun de ses composants n'a qu'un seul et même but : détruire ses limites matérielles, afin de réussir sa totale et définitive fusion dans la seule et ultime réalité : la Nature.

Oui, c'est une vision panthéiste de l'existence que celle de Vicente Aleixandre, dans la première période de son œuvre ; mais un panthéisme doublé de mysticisme érotique, puisque chez le poète, l'être ne pourra réussir l'annihilation de sa singularité qu'en se livrant à l'amour ; un amour qui, de par sa puissance destructrice — et par là, libératrice des limites appauvrissantes —, permet le retour à l'origine et à la réalité première. C'est dans ce sens là qu'il faudrait interpréter la présence de l'Amour dans cette première étape de la poésie d'Aleixandre, et plus particulièrement, dans le livre auquel je faisais allusion plus haut, intitulé *La destrucción o el amor*, où le titre déjà n'est qu'une équation, puisque la conjonction n'a pas de valeur disjonctive, mais analogique : aimer, c'est égal à détruire, à tuer, c'est-à-dire, dans la pensée aleixandrienne, c'est quitter le monde de la discontinuité spatio-temporelle, pour celui de la continuité de la Matière, une et éternelle.

Dans un autre poème de ce même livre, on peut lire :

*Viens mort, amour; viens vite, je te détruis;  
viens, car je veux tuer ou mourir ou aimer ou tout donner.*<sup>4</sup>

Cependant, cette attitude de désagrégation définitive du soi par la destruction amoureuse, qui nous ramènerait aux théories des anciens philosophes grecs — Anaxagore ou Empédocle —, cette attitude présente aussi des résonances mystiques. En effet, si nous lisons attentivement certains poèmes de cette première période, tels que «Viens, toujours, viens», dont je viens de citer quelques vers, ou «L'enterré», ou encore «L'ultime naissance», nous avons l'impression d'écouter la voix des grands mystiques de la littérature classique espagnole — tel que Saint Jean de la Croix ou Sainte Thérèse d'Avila — qui, par de semblables contradictions apparentes, telles que «Je meurs de ne pas mourir», ou «En tuant la mort, tu l'as changée en vie», exprimaient leur soif d'union définitive, car, aussi bien pour eux que pour Vicente Aleixandre, seule la destruction de leur réalité physique pouvait leur permettre d'atteindre la plénitude d'une vie supérieure.

Mystique, donc, mais mystique panthéiste que celle du premier Aleixandre, chez qui la mort est considérée non seulement comme une libération joyeuse, mais encore, selon ses propres termes, comme «l'ultime naissance» à partir de laquelle l'être humain se retrouvera dissout dans la réalité d'une matière spiritualisée.

Cette première période de la poésie de Vicente Aleixandre se termine par la publication, en 1953, d'un recueil intitulé, d'une manière très significative, *Ultime naissance*. Un titre qui nous rappelle curieusement — et cela a été signalé par la critique<sup>5</sup> — un passage de la Préface à la traduction de l'ouvrage d'Erasmus, *Preparatio ad mortem*; préface écrite en 1535 par l'un de nos mystiques panthéistes, le maître Bernardo Pérez de Chinchón :

Quand l'homme naît du ventre de sa mère, il pénètre dans le ventre de la Nature ; et, quand il meurt, c'est l'accouchement de la Nature ; c'est-à-dire, que l'homme a deux naissances.

C'est bien entendu, à cette deuxième naissance, que se réfère le livre d'Aleixandre, *Ultime naissance*, particulièrement dans des poèmes comme «L'enterré» que voici :

*Homme qui, vivant ou mort, retrouverait la vie  
en respirant la terre. Seul, pur,  
tes limites ébranlées, tu éclates,  
tu ressuscites. Voilà la terre, belle terre !  
Homme : terre éternelle, gloire, vie.*<sup>6</sup>

Et, dans un autre poème, intitulé « Epitaphe », le poète résume :

*Dans la terre profonde, le mort vit  
comme terre absolue.*

*Passe humain :  
tes pas ne retentiront pas dans un cœur.<sup>7</sup>*

Toutefois, ce rêve poétique d'absolu et de stabilité ; ce détachement de toute contingence humaine, qui domine la pensée de Vicente Aleixandre durant cette première période de son œuvre, va prendre, dans la deuxième, une tournure plus humaine. Plus humaine, car le regard du poète envahi par la conscience de la dimension temporelle de l'existence, va se tourner, définitivement, vers la vie historique de l'homme ; et cela, aussi bien dans sa réalité individuelle, que dans son intégration sociale.

En effet, au lendemain de la publication de *Historia del corazón* — qui ouvre le deuxième volet de la poésie d'Aleixandre — celui-ci déclarait : « Je crois que le thème essentiel de la poésie d'aujourd'hui est celui de la vie humaine dans sa dimension historique ; c'est-à-dire, chanter l'homme situé dans le temps et dans l'espace : un temps, qui s'enfuit de manière irréversible, et un espace qui est celui de la société concrète où l'homme vit. » Il faut insister sur ce point qui, à mon avis, est capital pour apprécier et pour comprendre le changement d'optique qui va se produire chez Vicente Aleixandre : c'est la conscience du caractère transitoire de la vie humaine qui déterminera, chez le poète, cette nouvelle vision de solidarité envers l'existence de l'homme.

Il est vrai que la date de la publication de *Historia del corazón* — 1954 —, nous amènerait à penser que Vicente Aleixandre est quelque peu en retard, par rapport à l'apogée des réflexions temporalistes, historicistes ou existentialistes, qui aujourd'hui paraissent quelque peu démodées, mais qui, dès la fin de la première guerre mondiale, et surtout après la publication de *Sein und Zeit*, dominèrent une période importante de la pensée contemporaine.

Par contre, si nous savons que l'écriture de *Historia del corazón* commença aux mêmes années où Sartre écrivait *L'être et le néant*, c'est-à-dire au début des années 40, il faut bien avouer que le poète espagnol est un écrivain très alerte aux réflexions de son temps.

A cet égard, il est bien intéressant de constater qu'en 1941, Ortega y Gasset, le principal responsable du renouveau dans la pensée philosophique espagnole du XX<sup>e</sup> siècle, publiait *La historia*

*como sistema*, où il maintenait les théories qui, dès le début des années 20, l'avaient amené à formuler et à développer une « métaphysique de la raison vitale ». Eh bien, dans cet essai d'Ortega, nous trouvons une réflexion qui illustre, très clairement, le caractère du changement qui va se produire dans la poésie de Vicente Aleixandre :

Il est particulièrement comique qu'aujourd'hui on condamne l'historicisme parce qu'il corrobore en nous la conscience de notre propre instabilité. Comme si l'être stable — la pierre, par exemple — était préférable au mutant !<sup>18</sup>

Il va de soi que, face aux mêmes problèmes, l'approche du poète et celle du philosophe sont divergentes, car la philosophie essaiera toujours d'être une spéculation rigoureuse et systématique, alors que la modeste parole du poète n'est qu'une généreuse synthèse d'intuitions ; et cela, même si parfois elle comporte un effort volontaire et constant, pour comprendre le sens de la vie humaine, comme c'est le cas chez Vicente Aleixandre. Dans cette perspective, la deuxième étape de son itinéraire poétique signifie une nouvelle tentative d'approche méthodique et globale pour éclairer notre existence.

La différence essentielle, par rapport à la période précédente, réside en ce que le poème n'est plus la représentation d'une réalité visionnaire, mais celle d'une réalité reconnue dont le pôle d'intérêt est l'homme. Un homme qui n'est plus cet être élémentaire qui se manifestait, dans une certaine mesure, comme un des attributs du cosmos, avec lequel il se confondait substantiellement, mais un homme contemplé dans le parcours total de sa réalité temporelle, et d'après la conscience de son caractère transitoire.

Dès lors, l'existence nous sera présentée par le poète comme un large et laborieux mouvement ascensionnel, où l'être humain devient l'objet et le sujet d'un processus de construction et d'enrichissement progressif ; et cela, aussi bien du point de vue physique que spirituel. En effet, ça et là, dans les livres qui structurent cette deuxième période, nous pouvons lire des vers comme ceux-ci : « faire, c'est vivre davantage », « Connaître, approfondir, rechercher : / voilà une passion qui dure autant que la vie. »

Ce sont des affirmations qui ratifient cette nouvelle conception du poète, estimant la vie, non pas comme un cadeau, mais comme une proposition, comme un projet d'auto-épanouissement qui nous a été soumis dès l'instant même où nous commençons à respirer le temps historique dont nous disposons.

Cette idée selon laquelle l'homme doit se réaliser historiquement, et qui se trouve à la base des doctrines les plus significatives de notre siècle, cette idée confirme le caractère éthique de la poésie de Vicente Aleixandre. Bien entendu, pour le poète, cette réalisation de l'être humain doit se produire, simultanément, à deux niveaux : individuel et collectif. Et dans les deux cas, la vision d'Aleixandre démontre, une fois encore, son originalité, même si celle-ci correspond plus au traitement poétique de sa pensée, qu'à la pensée elle-même.

En ce qui concerne la recherche de l'épanouissement de l'homme en tant qu'individu, il est évident que Vicente Aleixandre s'intéressera aussi bien à sa réalisation physique que spirituelle ; cependant c'est dans le premier de ces aspects, que le déploiement de son originalité devient le plus fécond. En effet, chez Vicente Aleixandre, l'être humain, en tant que réalité physique, est le résultat d'un effort millénaire de la Nature, et dans lequel chaque organe de son corps participe solidairement à l'épanouissement de l'ensemble. Dans ce sens, il est particulièrement significatif de constater que, dans les 250 pages de son volume intitulé *En un vasto dominio*, trois des six chapitres se nomment « Incorporación ». Dans ces chapitres, employant une technique d'amplification similaire à celle de Proust, Aleixandre nous présente chacune des parties du corps humain dans son processus historique de réalisation et d'incorporation à la conquête de l'ensemble.

Eh bien, dans cet effort que la matière entame pour se réaliser en tant que main, oreille ou sang, nous retrouvons la valeur éthique de la poésie de Vicente Aleixandre et, une fois de plus, l'originalité et la profondeur de sa pensée. Car, en effet, l'attitude traditionnelle de la littérature a été de prêter une transcendence aux aspects prétendument supérieurs chez l'homme — faculté affective, volitive, le pouvoir de la pensée, etc. —, au détriment de ceux qui se rapportent à notre réalité physique.

Chez Vicente Aleixandre, par contre, ces réalités matérielles se sont spiritualisées, car, dans la conquête de leur accomplissement individuel, elles se sentent solidaires de la réalisation entreprise par et pour la totalité de l'homme. C'est pourquoi, s'imaginant le premier retour du sang vers le cœur, le poète s'exclame : « Sang rempli de science humaine ! »

Eh bien, cette solidarité enrichissante est tout aussi capitale dans le rapport individu-collectivité, car, reprenant les propres termes du poète, « tout est un corps immense » où l'homme ne peut

se reconnaître, ne peut atteindre sa réalisation individuelle, qu'en se sentant homme parmi les hommes. C'est cela, le sens de ce très beau poème de *Historia del corazón* intitulé « Sur la place », où l'on peut constater que, chez Aleixandre, la collectivité n'est pas un rassemblement de solitudes, comme la voit l'existentialisme sarrien, mais, bien au contraire, il s'agit d'une fraternelle unité, en dehors de laquelle l'homme n'a pas la possibilité de se reconnaître comme tel. Le poème commence ainsi :

*Qu'il est beau, merveilleusement humble et rassurant, vivifiant et profond  
de se sentir sous le soleil, parmi les autres, poussé,  
emporté, conduit, mêlé, bruyamment entraîné.*

.....

*C'était une grande place ouverte, et il y régnait une odeur d'existence.*

*Une odeur de grand soleil à nu, du vent qui le ridait,  
un grand vent qui sur les têtes passait sa main,  
sa grande main qui frôlait les fronts unis et les réconfortait.*

.....

Et le poème se termine avec ces vers :

*Ainsi, entre pieds nus. Pénètre dans l'effervescence de la place.  
Entre dans le torrent qui te réclame et sois-y toi-même.  
O petit, tout petit cœur, cœur qui veut battre  
pour être lui aussi le cœur unanime qui l'atteint !<sup>9</sup>*

Si l'existence est donc conçue comme la volonté de se réaliser individuellement et collectivement, il est évident que le seul couronnement possible de ce laborieux mouvement ascensionnel, dont je parlais tout à l'heure, ne pourra s'accomplir que dans la mort. A ce sujet, voici un extrait « Ascensión de la vida », l'un des plus beaux poèmes de *Historia del corazón*, où l'on peut lire :

*Te voici, me voici. Nous avons gravi  
lentement cette montagne.*

.....

*Tout a été ascension, même les ravins, mêmes les descentes,  
même cet instant où j'ai douté et roulé  
et je suis resté  
les yeux ouverts, face à un ciel que mes pupilles de verre  
ne reflétaient pas.*

*Et tout a été monter, gravir lentement, très lentement  
parvenir, presque sans nous rendre compte.  
Et nous voici au sommet de la montagne, les cheveux  
blancs et purs comme la neige,  
tout est sérénité au sommet.<sup>10</sup>*

Cette sérénité n'est pour Aleixandre que l'antichambre de la mort. Une mort qui, émergeant comme un éclair, illumine et définit l'homme d'une manière absolue : « Celui qui vit, regarde ; celui qui meurt, voit » ; « Celui qui vit, connaît ; celui qui meurt, sait ». Voilà deux aphorismes extraits des derniers livres de poèmes de Vicente Aleixandre<sup>11</sup>, où il manifeste l'un des accents les plus originaux et insistants de la réflexion contemporaine : la mort n'est pas la négation radicale de la vie, mais son accomplissement suprême. Bien sûr, il s'agit d'un accomplissement essentiellement autre de celui que nous avions signalé au terme de la première étape de cet itinéraire poétique ; car, ici, la mort n'est pas glorifiée en tant que libératrice de la matière humaine, mais comme un produit historique né de la vie elle-même, et comme une récompense à la ténacité de l'effort accompli par l'homme.

Dans peu de poèmes de *Historia del corazón* comme celui qui s'intitule « Los términos », nous trouvons exprimée, d'une manière aussi belle et plastique, la rencontre de ces deux réalités existentielles de l'homme : la pénible mais fructueuse tâche de vivre, et l'identification fatale et amoureuse avec la mort. Voici le texte :

*Maintenant que rien ne change, que rien ne peut  
changer, comme la vie même, comme moi,  
comme nous ensemble...  
Lente croissance de la branche, lente incurvation,  
lente extension ; lente,  
enfin, là au loin, lente inflexion. Dense la branche  
de fruit, si chargée, si riche,  
— union si continue : comme un don, comme une présence  
réiproquée —  
jusqu'à ce que la cueille quelqu'autre main, qui sera,  
plus encore que comme la terre, en tant qu'amour, que baiser.<sup>12</sup>*

On peut, donc, affirmer qu'au panthéisme mystique de la première période, Vicente Aleixandre ajoute, dans la deuxième, la proposition d'une métaphysique de l'existence temporelle, puisque la mort est considérée comme le développement ultime d'une matière dans laquelle tout est condensé en germe.

Cependant la grande interrogation reste: celle dont la recherche d'une réponse fut le thème angoissé de toute l'œuvre du grand don Miguel de Unamuno, c'est-à-dire: ouvrir une voie de pénétration vers un raisonnement divin, qui donne au monde un sens ultime et irremplaçable, et qui, du même coup, procure une projection suffisante aux instances intrinsèquement éthiques sur lesquelles opère l'homme.

Dans cet important carrefour où se rencontrent les coordonnées du temps historique de l'existence et du temps transcendant, Vicente Aleixandre n'effectue pas le passage de sa vision poétique d'un Dieu anthropomorphe et matérialiste, à celle d'un Dieu en tant qu'Esprit transcendant. Pour cela il faudrait la foi, et Vicente Aleixandre a avoué, à plusieurs reprises, l'agnosticisme fondamental de sa pensée poétique. «Douter?», s'interroge le poète dans son dernier recueil; et conclut en un raisonnement cartésien: «Celui qui doute, existe».

Ainsi donc, dans l'itinéraire poétique de Vicente Aleixandre, nous avons pu constater deux étapes où la perspective du poète envers l'être humain, bien qu'elle ait été différente, n'a, en aucun cas, été opposée, mais plutôt complémentaire et complète. Et dans les deux cas, Aleixandre offre au lecteur ce qui, à mon avis, confère la plus grande richesse à son œuvre: une métaphysique, que l'on peut accepter ou pas, c'est-à-dire la transcendance de l'homme à partir de la matière et vers la matière; et une éthique: le besoin de l'homme de se réaliser historiquement, et cela, aussi bien du point de vue individuel que collectif.

Aujourd'hui, âgé de 80 ans, et voyant sa raison de vivre couronnée par la plus haute récompense littéraire, Vicente Aleixandre, malgré sa légendaire mauvaise santé, ne faiblit pas dans ce qui a toujours été le but de sa poésie: régénérer la condition de l'homme dans l'univers et dans la société humaine.

Dans une des dernières interviews accordées par le poète à la presse espagnole, il déclarait: «J'ai travaillé sans relâche jusqu'à aujourd'hui, et je continuerai à le faire, jusqu'à l'épuisement de mes moyens.»

Antonio LARA.

## NOTES

- <sup>1</sup> *Le Figaro*, 7 octobre 1977.
- <sup>2</sup> *Œuvres Complètes*, Aguilar, Madrid, 1978, vol. I, p. 358.
- <sup>3</sup> « Ils s'aimaient », op. cit., p. 424.
- <sup>4</sup> Op. cit., p. 340.
- <sup>5</sup> L. de Luis, *Vicente Aleixandre*, EPESA, Madrid, 1970, pp. 154-155.
- <sup>6</sup> Op. cit., p. 611.
- <sup>7</sup> Op. cit., p. 624.
- <sup>8</sup> Ortega y Gasset, José, *Œuvres Complètes*, Revista de Occidente, Madrid, 1964, vol. VI, p. 41.
- <sup>9</sup> Op. cit., pp. 711, 713.
- <sup>10</sup> Op. cit., p. 785.
- <sup>11</sup> *Poemas de la consumación*, publié en 1967, et *Diálogos del conocimiento*, publié en 1974.
- <sup>12</sup> Op. cit., p. 774.